
Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d'Auvergne (1800-1915)

Alain Le Bloas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3859>

DOI : 10.4000/abpo.3859

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 12 juillet 2018

Pagination : 145-170

ISBN : 978-2-7535-7604-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Alain Le Bloas, « Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d'Auvergne (1800-1915) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 125-2 | 2018, mis en ligne le 12 juillet 2020, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3859> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3859>

© Presses universitaires de Rennes

Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d’Auvergne (1800-1915)

Alain LE BLOAS

Professeur d’histoire-géographie, lycée de l’harteloire, Brest

Les communautés militaires sont sans doute les dernières – avec les communautés religieuses – à se réclamer de la tradition et à conférer à celle-ci un rôle fonctionnel. Pourtant la notion de tradition militaire ne va pas sans poser problème. Au pluriel, les traditions en milieu militaire sont un peu l’équivalent des arts et traditions populaires. La fascination pour les uniformes, les armes, les faits d’armes et la symbolique, observable tout au long du XIX^e siècle, a ainsi donné naissance à la *Sabretache*, elle-même à l’origine de la création du Musée de l’Armée. Aujourd’hui, dans des lieux savants comme la *Revue historique des Armées* ou sur le marché de la collection, les traditions militaires ainsi entendues continuent à trouver leur public. Les sciences sociales ont longtemps attendu avant de voir en elles un objet scientifique. À tort, car les signes et rites en usage dans les armées constituent un véritable « système symbolique » permettant de véhiculer et d’inculquer la culture militaire, un mode de transmission et de communication indispensable au bon fonctionnement de l’institution, et partant à sa compréhension¹. Plus que d’autres milieux sociaux, les communautés militaires sont en effet dépendantes de leur culture². Ceci étant posé, encore convient-il de se mettre d’accord sur ce qui, dans l’important stock des traditions dont dispose l’armée, relève de la tradition, laquelle n’est pas validée uniquement par l’ancienneté et par le symbolisme. Elle existe sociologiquement lorsqu’elle crée une continuité entre le passé et le présent et inscrit le groupe qui s’en réclame dans une lignée³. Le culte

1. SCHWEISGUTH, Étienne, « L’institution militaire et son système de valeurs », *Revue française de sociologie*, 1978, 19-3, p. 385-390. Signalons le livre suivant, malheureusement trop récent pour avoir pu être pris en compte dans cet article : TEBOUL, Jeanne, *Corps combattant. La production du soldat*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, 2017.

2. THIÉBLEMONT, André, « Le fait culturel militaire : premiers repérages », dans *Idem* (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, PUF, 1999, p. 3.

3. HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion pour mémoire*, Paris, Éditions du Cerf, 1993, p. 121-146.

héroïque de La Tour d'Auvergne, pratiqué depuis 1800, et qui est sans doute l'une des plus anciennes traditions des armées tricolores, répond à cette définition et fournit donc un bon exemple pour réfléchir à la notion de tradition militaire.

Porteur d'un nom illustre au sein des armées, La Tour d'Auvergne se fit remarquer lors de la campagne des Pyrénées occidentales en l'an II. Sa légende prit son envol en 1797, lorsqu'à l'âge de 54 ans il se réengagea. Après s'être vu décerner le titre de « premier grenadier des Armées de la République » ainsi qu'un sabre d'honneur, en 1800 il revêtit une dernière fois l'uniforme. Touché à mort par un uhlan autrichien, il mourut à Oberhausen, près de Neubourg. Durant sa longue carrière militaire, La Tour d'Auvergne n'aura servi que quelques mois dans la 46^e demi-brigade. C'est pourtant à ce numéro que son nom et la tradition associée furent désormais liés.

Comment expliquer le succès et la pérennité de cette tradition ? Quels en furent les éléments de permanence, les enrichissements, les amputations, et selon quels facteurs ? Alors que l'histoire et la sociologie militaire se sont surtout intéressées à la sémiologie de la symbolique militaire, ou bien en temps de guerre ont privilégié les rapports interpersonnels à l'intérieur des groupes primaires, ou encore l'exercice du commandement, en particulier l'usage du pouvoir coercitif par ce dernier, peut-on évaluer l'efficacité de la tradition militaire en termes de cohésion et de mobilisation en temps de paix comme en temps de guerre ? Enfin, les traditions militaires qui répondent aux besoins du groupe social qui les produit, peuvent-elles, à l'ère de l'armée nationale et de la conscription, exister et être pensées indépendamment de la société englobante, à laquelle, par ailleurs, elles s'offraient régulièrement en spectacle ?

L'étude suivra les quatre temps de l'histoire du culte militaire de La Tour d'Auvergne, de sa naissance jusqu'à la Première Guerre mondiale : les débuts, le sommeil, le réveil, l'épreuve.

Les débuts de la tradition militaire

Le culte du héros à la 46^e demi-brigade et dans l'armée

L'Armée du Rhin décerna à La Tour d'Auvergne des funérailles de héros. L'héroïsation prit immédiatement car la cérémonie fut complétée par trois mesures instituant respectivement un lieu de pèlerinage, un rite et une relique. Moreau décida en effet qu'un monument funéraire coifferait la dépouille du premier grenadier. Le mausolée, rapidement érigé, fut inauguré le 3 fructidor an VIII. Via son chef d'état-major Dessoles, il décida également que le nom du défunt serait conservé à la tête du contrôle de sa compagnie et qu'il serait cité à chaque appel. Par ailleurs, le cœur fut prélevé pour être embaumé. Aussitôt la nouvelle du décès relayée par la presse, éloges et images fleurirent à Paris et en province⁴.

4. LE BLOAS, Alain, « La Tour d'Auvergne après sa mort : un héros ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 123, n° 1, 2016, p. 179-199.

Moins d'un an après la disparition de La Tour d'Auvergne, son culte semblait déjà une tradition régimentaire. Ainsi, au printemps 1801, le correspondant du *Moniteur* écrit depuis Stuttgart :

« La semaine passée, il a défilé, dans nos environs, trois ou quatre demi-brigades du centre de l'armée du Rhin. La 46^e, surnommée *la Terrible*, porte suspendu à son drapeau le cœur du premier grenadier de la république, Latour-d'Auvergne, enfermé dans une boîte d'or. Aux appels lorsqu'on nomme ce brave guerrier, le sergent-major des grenadiers répond : *il est mort aux champs d'honneur*⁵. »

En réalité, la relique n'était pas accrochée au drapeau mais était portée par un grenadier, par ailleurs chargé de répondre à l'appel du héros ; le reliquaire n'était pas d'or mais en plomb. L'émblématisation de la *Terrible* par le héros et les rites culturels associés frappèrent les habitants de Dunkerque où cette unité vint tenir garnison quelques semaines plus tard. Le premier jour anniversaire de la mort du Breton, devant un catafalque et avec monstration de la relique, la 46^e commémora la mort de son modèle : Le culte régimentaire fut donc à cette occasion enrichi d'une fête commémorative⁶. Le système culturel fut parachevé en 1803 par la commande d'un reliquaire en argent. L'ouverture de la boîte de plomb se fit cérémonieusement devant les officiers et des grenadiers de la 46^e. Le reliquaire fut paré d'une image, un cœur en or traversé par une lance, et d'inscriptions, dont celle-ci : « La Tour d'Auvergne est mort/Mais c'est au Champ d'Honneur/Envions son trépas/Et conservons son cœur. »

Lorsque la demi-brigade devint régiment, la tradition était bien établie. Lors des cérémonies, par exemple la remise des aigles⁷, lors des parades et des marches, le grenadier Darduze en tête de colonne et associé au drapeau portait le reliquaire appuyé sur sa poitrine. Sur le champ de bataille, il en allait de même. Au combat de Lomitten, en 1807, le cœur disparut. Les survivants partirent à sa recherche. Soulagés, ils le retrouvèrent près du corps sans vie de son porteur.

En 1809, Henri Beyle, alors adjoint aux commissaires des guerres, de passage à Neubourg, se vit apostropher par l'un de ses collègues : « Quoi ! Vous venez de passer à deux cents pas du tombeau de La Tour d'Auvergne et vous ne l'avez pas vu⁸ ! » Le monument, situé dans une Bavière vassalisée, au cœur d'un espace parcouru par les armées tricolores, devint en effet très tôt un lieu de pèlerinage militaire. À l'automne 1800, le général Moreau se rendant à Ratisbonne se détourna ainsi de sa route pour rendre hommage à son ami⁹. À la même époque, Ney, Macdonald et Dumas firent

5. *Le Moniteur*, le 16 floréal an IX.

6. LECLUSE, E., « Le cœur de La Tour d'Auvergne et la 46^e demi-brigade à Dunkerque », *Bulletin-Union Faulconnier*, tome XVII, 1914, p. 389-412.

7. BARRÈS, Jean-Baptiste Auguste, *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Paris, Plon, 1923, p. 14.

8. STENDHAL, *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard « La Pléiade », 1981, vol. 1, p. 523.

9. *Le Moniteur*, le 15 brumaire an IX.

de même¹⁰. En 1805, après la bataille d'Ulm et en marche pour Austerlitz, le lieutenant Fantin des Odoards rata la visite à la tombe et s'en désola¹¹. Barrès, jeune recrue, eut plus de chance : il s'y vit conduire par son lieutenant¹². Faute de chemin pour y accéder, les admirateurs piétinaient les champs, suscitant la colère des paysans¹³. Dans plusieurs biographies consacrées au premier grenadier revient l'anecdote suivante : avant de combattre les Autrichiens en 1809, les guerriers français allèrent aiguïser leur sabre sur la pierre tombale. Historiette ou du moins exagération comme la légende de La Tour d'Auvergne en comporte beaucoup ? Certainement, tout comme le récit de la relique perdue puis miraculeusement retrouvée. Mais lorsqu'il est question de héros et de tradition militaire, le mythe est inévitable : Il atteste l'héroïcité et la tradition conjointe, offre à l'historien son meilleur matériau.

L'économie du culte militaire de La Tour d'Auvergne

C'est la relique qui fournissait au culte sa cohérence. Depuis la médecine antique jusqu'à l'iconographie de la contre-réforme¹⁴, en passant par la littérature théologique et profane médiévale¹⁵, le cœur, organe principal de la vie, est devenu le symbole de l'âme et de l'intériorité, ainsi que le siège des vertus. Attribut de nombreux saints, objet d'une dévotion christique – celle du Sacré-Cœur, qui l'associe à la France¹⁶ –, il possède une forte charge axiologique et sacrale. C'est sous la Révolution que se répandit la pratique de l'embaumement du cœur des héros et grands hommes¹⁷, portée ensuite par la vogue de l'égyptomanie¹⁸.

La transformation du cœur en relique, objet sacré réceptacle de l'intégralité de la *virtus* du saint dans la théologie catholique¹⁹, fut achevée lors du transfert du cœur de la boîte de plomb au reliquaire. L'opération devant témoins permet d'abord de constater l'imputrescibilité de l'organe, comme

10. DUMAS, Mathieu, *Souvenirs du lieutenant général comte Mathieu Dumas, de 1770 à 1836 publiés par son fils*, Paris, Gosselin, 1839, vol. 3, p. 187.

11. FANTIN DES ODOARDS, Louis Florimond, *Étapes d'un officier de la Grande Armée, 1800-1830*, Paris, Plon, 1895, p. 52.

12. BARRÈS, Jean-Baptiste Auguste, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 87.

13. LOMMEL, Georg, « Das grab des Latour-d'Auvergne », *Geschichtsblätter*, Neuburg, Berlag von Johann Brechter, 1838, p. 61-62. Merci à Andrea Kachelriess et Holger Beckmann pour la traduction.

14. SAUVY, Anne, *Le miroir du cœur. Quatre siècles d'images savantes et populaires*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 45-53.

15. BANDE, Alexandre, *Le cœur du roi : les Capétiens et les sépultures multiples, XIII^e-XV^e siècles*, Paris, Tallandier, 2009, p. 106-119.

16. CINQUIN, Michel, « Paray-le-Monial », dans BOUTRY, Philippe et CINQUIN, Michel, *Deux pèlerinages au XIX^e siècle, Ars et Paray-le-Monial*, Paris, Beauchesne, 1980, p. 173 et suiv.

17. BAECQUE, Antoine DE, *Le corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 349-353.

18. CAROL, Anne *L'embaumement, une passion romantique. France XIX^e siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015, p. 33-34.

19. VAUCHEZ, André, « Reliques », dans *Idem* (dir.), *Dictionnaire des temps, des lieux et des figures du christianisme*, Paris, Seuil, 2010, p. 490-492.

chez les saints. Les matériaux utilisés et le travail de l'orfèvre dirent le statut du héros. Mais surtout, le reliquaire permit la monstration et l'attouchement, c'est-à-dire le culte. Or, en dernier lieu, c'est bien le culte, entendu comme la relation entre les admirateurs et leur modèle, qui fit du cœur de La Tour d'Auvergne une relique inaliénable²⁰. Cette relation s'établissait lors de deux rites. Tout d'abord l'appel quotidien à la Tour d'Auvergne qui entraînait la réponse suivante : « Mort au champ d'honneur ! » Ensuite l'ostension périodique de la relique. L'appel était rappel quotidien du disparu et de son sacrifice, preuve également de son immortalité. Quant à la monstration, qui était aussi attouchement par délégation, statique ou mobile, avec ou sans appel, elle faisait rayonner la *virtus* et la force du héros parmi les grenadiers de la 46^e et leur procurait un talisman en prévision du combat : « Regardez tous ce cœur ! ordonna le chef de corps. Il palpité de patriotisme et de gloire : tu en sens les mouvements tous les jours brave Darduze qui es chargé de ce dépôt précieux. Tu le conserveras et nous le conserverons à la vie et à la mort²¹ ! »

Ce dispositif régimentaire offrait un modèle aux grenadiers de la 46^e alors que le tombeau d'Oberhausen l'étendait aux autres soldats. Si une communauté militaire, dont le fonctionnement s'articule par la discipline, a organiquement besoin de chefs dotés de pouvoir, elle a aussi besoin de modèles identifiés par la seule valeur et dotés d'une autorité. Ces modèles, dont le chant militaire nous apprend qu'ils sont des ancêtres, parmi lesquels des héros, ont pour mission la transmission : « Symboliquement vivant, l'ancêtre est actif et possède un pouvoir sur ses héritiers. Il transmet son excellence et agit sur le monde des cadets²². » Lien de séniorité ici doublé par le rôle attribué au plus ancien grenadier porteur de la relique et chargé de la réponse lors de l'appel. On comprend la visite quasi initiatique au tombeau d'Oberhausen du jeune Barrès, ainsi que ces paroles d'un poème dans lequel l'auteur, qui a combattu dans l'armée du Rhin, désigne La Tour d'Auvergne comme modèle à un jeune conscrit bas-breton qui entre dans la carrière : « Le grand Latour-d'Auvergne, animé d'un beau zèle/Fut ton compatriote et sera ton modèle²³. » Ces modèles militaires doivent susciter l'admiration. Dans le cas de La Tour d'Auvergne, elle se nourrissait des éloges lors de la fête régimentaire, de l'oralité au bivouac, du chant, etc., qui racontaient la vie et la mort du héros. Elle s'exprimait par le recueillement devant le tombeau, générateur de lien communautaire entre les admirateurs²⁴ : celui d'Oberhausen tout

20. GAGNEUX, Yves, *Reliques et reliquaires à Paris (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Cerf, 2007, p. 27.

21. LECLUZE, E., « Le cœur de La Tour d'Auvergne... », art. cité, p. 407.

22. PAVEAU, Marie-Anne, « Images de la militarité dans les chants de l'Armée de terre française », dans THIÉBLEMONT, André (dir.), *Cultures et logiques...*, op. cit., p. 259.

23. *La Bellonide, poème en dix chants. Dédié à Monseigneur le Maréchal d'Empire Davoust, par un jeune militaire du 33^e régiment de ligne*, Lille/Paris, Blocquel/Bertin, an XIV, p. 7.

24. HEINICH, Nathalie, *La gloire de Van Gogh. Essai d'anthropologie de l'admiration*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 195-196; AGULHON, Maurice, *De Gaulle. Histoire, symbole, mythe*, Paris, Plon, 2000, p. 93-94.

comme le reliquaire cardiaque, également lieu de sépulture suite à une *Dilaceration corporis* dans la tradition capétienne²⁵.

L'élection d'un modèle et l'exercice de l'admiration conduisent *in fine* à l'imitation. Pour produire celle-ci, contrairement au héros mythologique, le héros militaire ne doit pas être un surhomme : il doit être accessible à tous²⁶. C'est le cas de La Tour d'Auvergne, « brave des braves », selon l'expression consacrée, que sa légende a construit comme « le plus supérieur parmi les plus proches²⁷ ». L'imitation du modèle en milieu militaire doit aller jusqu'au sacrifice que l'appel du premier grenadier avait justement pour fonction de rappeler. Par sa mort, et surtout par le culte qui lui était rendu, La Tour d'Auvergne faisait exister la collectivité qui s'en réclamait et faisait de la transcendance pour laquelle il s'était sacrifié un absolu pour la communauté de ses admirateurs²⁸. Il créait chez eux un sentiment de dette qui s'exprimait par l'admiration et conduisait à l'imitation comme l'enjoignait l'inscription du reliquaire : « Envions son trépas ». Et l'appel, écho de la vieille pratique médiévale du serment sur les reliques, conférait au devoir d'imitation un caractère quasi sacré.

La lecture de la tradition ici faite emprunte beaucoup au religieux. Mais la forte homologie entre la matérialité et les rites de la tradition militaire d'une part, et ceux de l'univers religieux de l'autre, la fabrication quasi instantanée et de type hagiographique de La Tour d'Auvergne en « saint Corret » pratiquant l'*imitatio Christi* (il a quitté sa retraite et s'est fait simple grenadier, il est allé vers la mort pour montrer l'exemple et sauver la patrie, il a reçu une lance), enfin la thématique centrale du martyr apte à activer les schèmes anthropologiques du religieux pour les faire migrer vers d'autres sphères²⁹, tout y conduit. Pour la plupart des admirateurs qui n'avaient pas connaissance des lois de l'économie du culte auquel ils se vouaient, l'admiration et l'imitation du modèle, et à travers lui l'inculcation de la culture militaire, ainsi que la mobilisation en vue du combat, purent donc se faire par une tradition à la fois nouvelle et ancienne³⁰. La tradition est particulièrement adaptée à l'exercice de l'admiration du modèle en milieu militaire car elle

25. BANDE, Alexandre, *Le cœur du roi...*, *op. cit.*

26. SOURBIER-PINTER, Line, *Au-delà des armes. Le sens des traditions militaires*, Paris, Imprimerie nationale, 2001, p. 75.

27. TARDE, Gabriel, *Les lois de l'imitation*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001, p. 281.

28. ALBERT, Jean-Pierre, « Sens et enjeux du martyr : de la religion à la politique », dans CENTLIVRES, Pierre (dir.), *Saints, sainteté et martyr. La fabrication de l'exemplarité*, Éditions de l'Institut d'ethnologie/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Neuchâtel/Paris, 2001, p. 17-25, p. 19.

29. ALBERT, Jean-Pierre, *Idem.*

30. Raoul Girardet parle de « nœuds » et de « carrefours » repérables par l'historien où traditions anciennes et traditions nouvelles se rencontrent et se greffent pour former des « syncrétismes traditionnels », dans GIRARDET, Raoul, « Autour de la notion de tradition politique. Essai de problématique », *Pouvoirs*, n° 42, 1987, p. 13. Jacques Le Goff, lui, explique que les traditions militaires trouvent leur substrat anthropologique dans le moyen âge, dans SOURBIER-PINTER, Line, *Au-delà des armes...*, *op. cit.*, p. 9 et suiv.

« se communique automatiquement, vitalement. Elle consiste à recevoir certaine mentalité, certaines manières de vouloir et de juger les choses, par mode de contagion et par une imitation machinale des manifestations de la vie du milieu. Bref, dans la tradition – et c'est là la note essentielle – je ne sais pas que je reçois quelque chose, je prends la volonté d'un autre pour ma volonté propre; je ne porte pas un jugement de valeur avant de recevoir, je ne choisis pas³¹ ».

Céline Bryon-Portet, qui élève-officier vécut les rites de l'armée de l'air avant de chercher à les décrypter en tant que chercheuse, écrit que celui qui les pratique « les comprend de manière intuitive et un peu confuse³² ». La tradition ne faisait cependant pas des militaires auxquels elle inculquait des êtres mécaniquement mimétiques selon l'acception durkheimienne de l'imitation³³. Elle fut, on le verra, imaginée de façon coutumière. L'acceptation du sacrifice auquel elle conduisait *in fine* était sublimée par une transcendance et un code de l'honneur interdisant d'assimiler l'oblation de soi au suicide³⁴.

Au sein de la *Terrible*, le culte du héros faisait plus que fortifier l'esprit de corps : la relique, source de prestige, qui sacralise et donne du pouvoir tout à la fois à celui qui la possède³⁵, ainsi que la mise en avant spectaculairement ritualisée du modèle, ne pouvaient qu'amplifier la tendance narcissique inhérente à toute communauté militaire³⁶.

Napoléon contre la tradition

À l'instar de bien des traditions militaires, le culte de La Tour d'Auvergne résulta d'un cycle de production où des créations symboliques sauvages et incontrôlées, parfois dissidentes³⁷, émanant d'un pouvoir coutumier et répondant à une demande sociale interne, se heurtent au pouvoir de l'autorité militaire chargée de veiller au bon équilibre entre la différence qui mobilise les divers membres constituant l'armée d'une part, et l'unité indispensable à l'efficacité du grand corps de l'autre. L'autorité militaire intervient alors pour soit chercher à capter la tradition et la figer en vue

31. SCHELER, Max, *Le saint, le génie, le héros*, Fribourg, Egloff, 1944, p. 65-66.

32. BRYON-PORTET, Céline, « Les pratiques rituelles de l'École de l'Air. Les dispositifs symboliques et leurs enjeux en termes de transmission et de communication durant la période de formation militaire », *Communication et organisation*, 40/2011, p. 152.

33. DURKHEIM, Émile, *Le suicide*, Paris, PUF, 2013, p. 115.

34. HALBWACHS, Maurice, *Les causes du suicide*, Paris, PUF, 2002, p. 339-360.

35. DUPRONT, Alphonse, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987, p. 384-385; BOESCH GAJANO, Sofia, « Reliques et pouvoirs », dans BOZÓKY, Edina et HELMÉTIUS, Anne-Marie (dir.), *Les reliques. Objets, cultes, symboles*, Turnhout, Brepols Publishers, 1999, p. 255-269.

36. PAVEAU, Marie-Anne, « Images de la militarité... », *loc. cit.*, p. 234-250.

37. Caractéristique de bien des héros choisis par les groupes combattants. Voir DRÉVILLON, Hervé, « Préface », dans ABZAC-ÉPEZY (D'), Claude et MARTINANT DE PRÉNEUF, Jean (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIX^e-XX^e siècles)*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS-Institut de recherches historiques du Septentrion (« Histoire et littérature de l'Europe du Nord-Ouest », n° 52), 2012, consulté le 08 juin 2017. URL : [http://hleno.revues.org/253].

de mieux la contrôler, soit l'interdire³⁸. C'est ce que Napoléon décida de faire en 1809 :

« Monsieur le général Clarke, donnez ordre au 46^e régiment que le grenadier qui porte l'urne contenant les cendres de La Tour d'Auvergne se rende à votre ministère, et que l'on cesse un usage qui distingue ce régiment sans raison. Quel est le régiment à la tête duquel un général, un colonel, un brave enfin n'ait été tué? J'ai toléré suffisamment de temps cette singularité : La Tour d'Auvergne était un brave homme. Vous prendrez mes ordres sur le lieu où il faudrait déposer cette urne³⁹. »

« J'ai toléré... ». Le monument d'Oberhausen et le culte régimentaire de La Tour d'Auvergne résultèrent en effet de la volonté de Moreau dans un contexte de rivalité avec le Premier consul. Ce dernier ordonna d'ailleurs la simple exposition du sabre de La Tour d'Auvergne au Temple de Mars, ainsi que l'érection d'un monument commémoratif dans sa ville de Carhaix, pendant qu'il préparait l'apothéose d'autres héros qu'il avait élus⁴⁰. Si l'appel fut imposé par le commandement de l'armée du Rhin, les pratiques qui le complétèrent et constituèrent la tradition militaire s'imposèrent spontanément et de façon quasi démocratique au sein de la 46^e demi-brigade : « Nous avons fait embaumer son cœur que nous conserverons comme un monument précieux qui nous retracera toujours les vertus qui ont illustré la vie de ce militaire distingué », écrivit le chef de corps de la 46^e⁴¹. Le Coz, auteur d'une vie de son ami de collègue, précise : « Par une délibération générale, [la 46^e] arrêta que cette boîte serait portée dans toutes les marches et parades, par le premier grenadier de cette demi-brigade, toujours escorté de quatre grenadiers, et qu'elle serait déposée près des drapeaux, dont elle ne serait jamais séparée⁴². » Il est probable que la réponse à l'appel de La Tour d'Auvergne, riche de sens pour la tradition militaire, et attestée au printemps 1801, fut également une construction régimentaire. Tout comme le reliquaire de 1803, financé par les grenadiers. Quant à la dévotion d'Oberhausen, sur un monument érigé ainsi que d'autres du même type par la seule volonté de Moreau contre celle de Bonaparte⁴³, elle fut aussi de toute évidence une création spontanée⁴⁴. C'est donc une tradition militaire à certains égards sauvage que le colonel de la 46^e chercha à faire officialiser par le Premier consul qui reconnut l'appel suivi de sa réponse rituelle, ainsi que la monstration reliquaire, dans un arrêté du 26 messidor an XI. Cette

38. THIÉBLEMONT, André, « Le fait culturel militaire : premiers repérages », dans *Idem* (dir.), *Cultures et logiques...*, op. cit., p. 6-8.

39. BONAPARTE, Napoléon, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon 8. Expansions méridionales et résistances, 1808*, Paris, Fayard, 2011, p. 1504.

40. LE BLOAS, Alain, « La Tour d'Auvergne après sa mort... », art. cité.

41. *Le Moniteur*, le 3 thermidor an VIII. C'est nous qui soulignons.

42. LE COZ, Claude, *La Tour d'Auvergne-Corret, Premier Grenadier de France*, Besançon, Couché, 1815, p. 35-36. Souligné par nous.

43. SAVINEL, Pierre, *Moreau, rival républicain de Bonaparte*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1986, p. 120.

44. LAGRÉE, Michel et ROCHE, Jehane, *Tombes de mémoire. La dévotion populaire aux victimes de la Révolution dans l'Ouest*, Rennes, Apogée, 1993.

tradition, imposée par une communauté militaire au pouvoir politique, ne fut en réalité jamais admise par ce dernier. « Un usage qui distingue ce régiment sans raison », une « singularité », écrivit ainsi l’Empereur à propos de la relique. C’est qu’en effet, le culte héroïque pratiqué par le 46^e régiment d’infanterie contrevenait par trop aux nouvelles règles « patronymiques » et emblématiques des demi-brigades devenues régiments, et qui avaient pour but de faire jouer la « dialectique de l’unité et de la différence⁴⁵ » dans la Grande Armée : un numéro en guise de nom qui individualisait tout en plaçant dans une série ; la même aigle avec un numéro et des noms de batailles qui inscrivait dans une filiation et une tradition, certes, mais subsumées par le tricolore et la devise⁴⁶. Avec son héros tutélaire qui en faisait « le régiment de La Tour d’Auvergne » et sa relique doublant le drapeau, le 46^e régiment d’infanterie manifestait un narcissisme au-delà des normes permises. Faisant appel aux affects d’une communauté militaire devenue « communauté émotionnelle » envers son modèle pourvu de qualités charismatiques, elle fut peut-être perçue comme perturbatrice de l’ordre rationnel-légal d’une armée bureaucratisée⁴⁷. Création d’un pouvoir social exercé par les pairs plus que d’un pouvoir normatif pur exercé verticalement⁴⁸, le culte du héros était par ailleurs un héritage encombrant : celui de l’esprit des armées républicaines. « Brave des braves » pour ses admirateurs, La Tour d’Auvergne n’était pour Napoléon qu’un « brave homme. » Alors qu’après le combat de Lomitten, le colonel du 46^e supplia Soult d’intercéder afin qu’elle fût abritée dans le futur Temple de la Gloire, Napoléon, qui entendait y mettre en relief d’abord les braves de la Grande Armée ayant servi sa gloire, et qui avait entrepris de mettre au rebut les héros militaires de la Révolution⁴⁹, fit finalement placer le cœur du vieux soldat républicain à la grande chancellerie de la Légion d’honneur. Et pourtant, malgré la perte par le 46^e régiment d’un élément essentiel du culte de son héros, la tradition se perpétua. Napoléon lui-même, au début de la campagne contre l’Autriche qui allait conduire à la victoire de Wagram, rendit visite à la tombe du premier grenadier où il se fit expliquer la victoire de Neubourg⁵⁰.

La tradition gyrovague

Le 46^e de ligne orphelin de sa tradition ?

Privée de sa relique par la décision impériale, la tradition militaire du culte de La Tour d’Auvergne faillit bien disparaître sous le coup des

45. THIÉBLEMONT, André, « Le fait culturel militaire... », art. cité, p. 7.

46. BENOÎT, Christian, « La symbolique de l’armée de terre : de l’usage à la réglementation de l’usage », dans THIÉBLEMONT, André (dir.), *Cultures et logiques...*, op. cit., p. 74-78.

47. BARDIÈS, Laure, « Du concept de spécificité militaire », *L’Année sociologique*, 2011/2, vol. 61, p. 284.

48. CAPLOW, Théodore et VENNESSON, Pascal, *Sociologie militaire*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 21.

49. JOURDAN, Annie, *Napoléon. Héros, Imperator, Mécène*, Paris, Aubier, 1998, p. 213-215.

50. BONAPARTE, Napoléon, *Correspondance générale...*, op. cit., note 5, p. 1505.

mesures « sémioclastes⁵¹ » de la Restauration. L'armée fut licenciée, les régiments dissous et remplacés par des légions départementales. À l'instar des autres reliques exposées au Panthéon ou aux Invalides, le cœur et l'épée furent donnés à la supposée famille du héros. Enfin, dans l'Europe dessinée par le congrès de Vienne, le tombeau d'Oberhausen se trouva de fait hors de portée des armées françaises.

Les conditions d'un renouement avec la tradition furent permises en 1820, quand fut prise la décision de faire renaître les régiments. La 35^e légion d'Indre-et-Loire devint ainsi le 46^e régiment d'infanterie de ligne. Par cette opération de « tradition historiée⁵² », on créa artificiellement une filiation, et avec elle la possibilité d'un transfert du matériel symbolique d'une unité prestigieuse disparue vers une collectivité militaire sans passé. Pourtant, lors de la remise de son nouveau drapeau – blanc – au 46^e de ligne, à Metz où il était cantonné, le comte de Montmarie s'adressant aux soldats parla de « la discipline et l'excellent esprit qui vous ont distingués jusqu'à ce jour⁵³ », mais ne fit aucune allusion explicite aux guerres récentes, et encore moins au modèle qui inspira alors la conduite des grenadiers.

De 1815 à 1830, à défaut de rites, et alors que l'armée objet d'une crainte obsidionale du complot était particulièrement surveillée, les militaires du 46^e pratiquèrent-ils cependant une forme de culte du héros ? Comme les autres unités, la 35^e légion devenue 46^e de ligne conserva dans ses rangs des vétérans de la vieille armée initiés à la tradition, dont le nombre augmenta lorsque les demi-soldes commencèrent à être réintégrés à partir de 1818. C'était le cas de Mylius, son colonel de 1822 à 1832, qui en 1863 fit une donation annuelle de 500 francs pour encourager l'instruction des sous-officiers et soldats de son ancien régiment, somme de laquelle devaient être défalqués 50 francs versés au grenadier le plus ancien « afin de conserver le souvenir de La Tour d'Auvergne, mort au champ d'honneur étant grenadier au 46^e régiment et honoré du titre de premier grenadier de France par Napoléon I^{er} pour sa modestie⁵⁴ ». Mais le zèle mémoriel dont le vieillard fit preuve sous le Second Empire n'est pas forcément indicatif de celui qu'il manifesta plus jeune en tant que chef de corps. La consultation des tables de souscripteurs des *Victoires et conquêtes*, ouvrage réhabilitant la gloire des armées tricolores et lançant un genre éditorial, nous apprend que cinq officiers, dont le colonel prédécesseur de Mylius, ainsi que le capitaine chargé de la bibliothèque régimentaire, souscrivirent⁵⁵. Mais on est loin du

51. FUREIX, Emmanuel, « Introduction », dans *Idem* (dir.), *Iconoclasme et révolutions de 1789 à nos jours*, Paris, Champ Vallon, 2014, p. 17.

52. BENOÎT, Christian, « La symbolique de l'armée de terre... », art. cité, p. 76.

53. Service historique de la Défense, 4 M 49 : 46^e régiment d'infanterie de ligne. Journal des opérations et actions honorables du corps et des individus, du 26 janvier 1821 au 10 mai 1853, le 26 janvier 1821.

54. FRESNEL, Henri Victor DU (commandant), *Petit historique anecdotique du 46^e régiment d'infanterie*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1900, cité p. 121.

55. *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815, par une société de militaires et de gens de lettres*, Paris, Panckoucke, 1822, vol. 26, en annexe (69 pages).

chiffre atteint dans certaines unités⁵⁶. Faute d'indices suffisants, il est difficile d'en dire plus. On peut cependant supposer, et la suite le confirmera, que la substitution progressive d'un groupe de soldats, dès le départ réduit, initié à la tradition au temps des guerres napoléoniennes, par un autre vierge de tout souvenir, fit que la mémoire collective du vieux 46^e s'anémia.

La tradition exilée

Amputée d'un élément important de son dispositif par décision impériale, puis interdite sous la Restauration, la tradition militaire du 46^e devint une légende qui déborda les rangs de la communauté militaire. En témoignent ces deux vaudevilles de 1810 où la vertu de la Tour d'Auvergne, via sa relique, a par l'effet magique de la tradition irradié le grenadier Sans-Quartier, et promet d'agir de même sur Félix, l'enfant mascotte du 46^e régiment qui, à la fin de la pièce, jure d'entrer à son tour dans la carrière, assurant ainsi le renouvellement des générations dans la lignée du grand ancêtre⁵⁷. Elle se transmet oralement par le truchement des vétérans, tel l'Agenais Jean Billou⁵⁸. Sous la Restauration, elle fut véhiculée par *Victoires et conquêtes* et ses nombreux épigones. Le théâtre se mit aussi de la partie⁵⁹.

Elle s'exporta, en particulier en Allemagne où, bien avant la France, les vétérans des armées impériales obtinrent le droit de s'associer pour s'entraider, se retrouver en vue de cultiver le souvenir de leurs morts et de leur jeunesse glorieuse⁶⁰. Le culte de la Tour d'Auvergne pouvait à cette occasion se faire par la chanson, comme chez les vétérans de Krefeld auteurs d'un chant dont quatre couplets sur six sont consacrés au sacrifice du premier grenadier et à la tradition militaire qui le rappelle⁶¹. Cette admiration n'était pas confinée au milieu ancien combattant. En témoigne cet étonnant

56. LE BLOAS, Alain, « *Les Victoires et conquêtes* et autres "monuments de papier". Enquête sur le marché de la gloire au temps de la Restauration ». À paraître dans *La Révolution française*. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française.

57. *L'auberge allemande, prologues en vaudevilles, de l'enfant et le grenadier*, par MM. P. Villiers et Brazier. Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la salle des Jeux Gymniques, le 20 octobre 1810, Paris, Barba, 1810; *L'enfant et le grenadier, fait et tableaux historiques, en deux actions et à grand spectacle*, par P. Villiers. Musique de MM. Alexandre Piccini, attaché à la Musique particulière de S. M. l'Empereur et Roi, et Darondeau. Mise en scène par M. Camus. Représentés, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la salle des Jeux Gymniques, Porte Saint-Martin, le samedi 20 octobre 1810, Paris, Barba, 1810.

58. Arch. dép. du Finistère, 100 J 1183, « Latour-d'Aoubergné », poème en occitan de Jasmin (1841).

59. *Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France : pièce militaire en deux époques et en huit parties*, par M. Léopold; musique de M. Sergent; décorations de MM. Dumay, Leroux, Philastre et Cambon, mise en scène par M. Ad. Francon, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Cirque-Olympique, le jeudi 9 avril 1829, Paris, J.-N. Barba éditeur, 1829.

60. PETITEAU, Nathalie, *Lendemains d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, p. 304-305.

61. BERNARD, Gildas, « Un chant allemand sur La Tour d'Auvergne », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XCVI, 1970, p. 117-122.

souvenir de Theodor Fontane se remémorant son enfance au tournant des années 1820-1830. Son père, gallomane passionné par le moment napoléonien, incollable sur les braves qui y avaient conquis la gloire, parmi lesquels son préféré était le premier grenadier, soumettait régulièrement son fils à la même maïeutique :

« Tu connais *Latour d'Auvergne*? » Ainsi commençait-il en général.

« Bien sûr. C'était le *premier grenadier de France*.

- Bon. Et sais-tu comment on continua à l'honorer après sa mort?

- Bien sûr.

- Alors, dis-le moi.

- Bon, mais il faut que tu te lèves, papa, et que tu joues le rôle du chef de file, sans quoi ça n'ira pas. »

Il quittait donc pour de bon sa place sur le canapé et, l'air martial, se postait devant moi en position de chef de file de la Vieille garde, tandis que moi-même, haut comme trois pommes, entrais dans le rôle de l'officier faisant l'appel. Je commençais :

« Latour d'Auvergne!

- Il n'est pas ici, répondait mon père de sa basse la plus profonde.

- Où est-il donc?

- Il est mort sur le champ d'honneur⁶². »

L'anecdote est intéressante. Elle confirme l'existence d'une « communauté des dévôts⁶³ », cosmopolite comme celles des Lumières. Nationalisée ou dénationalisée, la fascination des thuriféraires du premier grenadier naissait de la vie d'un homme réduite à un syntagme tout simple : « le premier grenadier », et d'une tradition militaire. Elle montre que l'appel sans la relique pouvait se suffire : en quelques mots solennels prononcés lors d'une mise en scène simple et interactive, l'interlocution rappelait tout à la fois l'excellence du modèle, son sacrifice et la transcendance au nom de laquelle il fut accompli ; elle résumait en quelques secondes le *Mori pro patria* respecté par tous les Européens⁶⁴ et en train de devenir le ciment des communautés imaginées alors en cours de solidification⁶⁵.

Les vétérans des pays rhénans initièrent un spectaculaire mouvement de construction de monuments commémoratifs dont l'inauguration attirait les foules⁶⁶. En 1837, Louis de Bavière ordonna la restauration du mausolée d'Oberhausen. Sur ce monument que Moreau avait confié à la garde des nations, Louis fit graver cette inscription tirée d'un chant de la guerre de 1813 : « Celui qui meurt dans une lutte sacrée trouve pour le repos une patrie, même sur la terre étrangère. » Admiré par une certaine Allemagne francophile, La Tour d'Auvergne était aussi respecté par un souverain pour-

62. FONTANE, Théodor, *Mes années d'enfance. Roman autobiographique*, Paris, Aubier, 1993, p. 139-140. La partie en italique est en français.

63. FABRE, Daniel, « L'atelier des héros », dans CENTLIVRES, Pierre *et al.* (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, p. 233-318, 242.

64. KANTOROWICZ, Ernst H., *Mourir pour la patrie et autres textes*, Paris, Fayard, 2004, p. 127-167.

65. BAUMAN, Zygmunt, *La vie liquide*, Paris, Pluriel, 2013, p. 66-84.

66. PETITEAU, Nathalie, *Lendemain d'Empire...*, *op. cit.*, p. 124-126.

tant commanditaire du très anti-français Walhalla⁶⁷. Lors de l’exhumation du corps, des restes furent prélevés puis expédiés outre-Rhin par un admirateur. Cette décision d’un monarque étranger fut le déclencheur en France d’un mouvement de remise à l’honneur de la tradition militaire liée à La Tour d’Auvergne.

La tradition retrouvée ?

C’est en Bretagne, plus exactement à Carhaix, que la tradition militaire sembla quitter le double exil intérieur et extérieur où l’hostilité de Napoléon, doublée de celle des Bourbons, l’avait forcée à trouver refuge. En 1838, le préfet du Finistère décida en effet que le département d’origine du héros ne pouvait pas faire moins bien que le roi de Bavière. Il initia et dirigea un grand moment « statuomane » qui dura trois ans⁶⁸. Le 46^e de ligne fut bien évidemment convié à la fête inaugurale. Dans le même temps, La Tour d’Auvergne bénéficia de la politique mémorielle de Louis Philippe⁶⁹. Promotion attestée par le marché éditorial qui permit au héros de quitter les recueils et autres dictionnaires biographiques pour s’émanciper sous la forme de biographies. L’armée, de son côté, fut au même moment invitée à cultiver ses traditions. Par une circulaire de 1839, la filiation par le numéro entre les régiments d’alors et leurs devanciers fut théorisée pour devenir la règle. Les régiments furent en conséquence incités à retrouver leurs souvenirs et à leur donner forme en rédigeant des historiques⁷⁰. Enfin, peu avant la fête, la famille du Pontavice, descendante du premier grenadier, réussit suite à un long procès à récupérer le cœur et l’épée du grand-oncle donnés à la famille Lauraguais au début de la Restauration et à les rapporter en Bretagne.

Le colonel du 46^e régiment d’infanterie répondit avec zèle aux deux injonctions presque concomitantes du ministre de la Guerre et du préfet du Finistère. Officiers et hommes du rang furent invités à participer à la souscription qui rassembla 1 109 francs. Une députation du régiment se rendit à Carhaix, avec la mission de rapporter dans sa communauté le cœur et avec lui la tradition :

« La députation qui doit représenter le 46^e à l’inauguration de la statue de Latour-d’Auvergne, sera chargée d’exprimer au nom du régiment son vif désir de posséder de nouveau le cœur de ce héros qui jusqu’en 1814 [*sic*] a

67. CAEHTGENS, Thomas W. et WEDEKIND, Gregor, « Le culte des grands hommes – du Panthéon au Walhalla », dans *Idem* (dir.), *Le Culte des grands hommes, 1750-1850*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, 2010, p. 1-12.

68. LE BLOAS, Alain, « L’apothéose de La Tour d’Auvergne. Une grande fête publique sous la monarchie de Juillet », *Annales de Bretagne et des Pays de l’Ouest*, tome 122, n° 1, 2015, p. 135-158.

69. La statue de La Tour d’Auvergne figurait dans le panthéon de plâtre chargé d’accueillir les cendres de Napoléon. Voir HUMBERT, Jean-Marcel, « Le parcours parisien et son décor », dans *Idem* (dir.) *Napoléon aux Invalides : 1840, le retour des Cendres*, Paris, Fondation Napoléon-Musée de l’Armée, 1990, p. 49-71.

70. BENOÎT, Christian, « La symbolique de l’armée de terre... », art. cité.

été confié à sa garde. Si vous pensez M. le Préfet que notre démarche ne soit pas importune, nous vous prions de vouloir bien engager la commission dont vous êtes le président à nous appuyer près de la famille de Latour-d'Auvergne, pour la déterminer à nous remettre ce dépôt précieux qui ne devrait plus quitter le régiment qui a eu l'honneur de posséder dans ses rangs cet illustre guerrier. Ce serait un beau jour pour l'armée, M. le Préfet que celui où on ferait revivre dans les rangs ce héros qui a donné l'exemple de toutes les vertus : le 46^e serait fier de posséder un pareil dépôt et le nom de Latour-d'Auvergne, prononcé à tous les appels électriserait nos jeunes soldats au jour du danger⁷¹. »

La fête de Carhaix chercha en effet à rejouer la tradition. L'inauguration de la statue eut lieu le 27 juin, jour anniversaire de la mort du héros. Elle se fit en présence de soldats issus des garnisons bretonnes et de « vieux débris ». La liturgie déployée fut toute martiale et centrée à la fois sur l'image et sur les reliques du premier grenadier : le cœur et le fer de la lance homicide prêtés le temps de la cérémonie par la famille, ainsi que les restes prélevés à Oberhausen et parvenus à Carhaix. Mais en dépit du vœu formulé par le préfet, la famille du Pontavice refusa de se dessaisir du cœur. La députation du 46^e revint donc bredouille, et le culte du héros qui semblait presque oublié à en croire la lettre de son chef de corps au préfet Boullé, et que l'on imaginait indissociable du cœur, ne fut donc probablement pas relancé. C'est du moins ce que suggère un examen du catalogue de la bibliothèque régimentaire qui, sur 841 ouvrages, ne comporte qu'un seul titre consacré au héros supposé tutélaire⁷². Mais cette fête provoqua une fixation de la tradition dans une nouvelle communauté d'admiration. La fête de 1841 fut en effet répétée chaque année à Carhaix qui fit de La Tour d'Auvergne son héros poliade. Les reliques d'Oberhausen, enfermées dans un reliquaire, y devinrent un substitut du cœur. Et en leur présence, face à la statue, chaque 27 juin la population carhaisienne répondait en chœur à l'appel rituel⁷³.

La tradition (ré)inventée

« *Le régiment de La Tour d'Auvergne* »

Confrontée à une mutation difficile, l'institution militaire se livre à une « quête de passé⁷⁴ ». Ce fut vrai lorsqu'elle dut se repenser suite à la fin de la guerre froide. Ce fut encore plus vrai dans le dernier tiers du XIX^e siècle⁷⁵. Après la défaite de 1871, elle dut en effet se réformer profondément dans

71. Service historique de la Défense, 4 M 49 : Correspondance du 46^e RI du 25 juin 1839 au 1^{er} juin 1842. Lettre du colonel Paillot au préfet Boullé, le 7 avril 1841.

72. *Catalogue de la Bibliothèque de MM. les officiers du 46^e régiment d'infanterie de ligne, Bourbon-Vendée*, C. L. Ivonnet, 1847.

73. LE BLOAS, Alain, « Commémorer le héros révolutionnaire sous la Troisième République. L'exemple des fêtes de La Tour d'Auvergne à Carhaix (1872-1914) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 388, 2/2017, p. 107-132.

74. BENOÎT, Christian, « La symbolique de l'armée de terre... », art. cité, p. 81.

75. SOURBIER-PINTER, Line, *Au-delà des armes...*, op. cit., p. 39.

son recrutement et son organisation. Elle dut parallèlement se remobiliser moralement tout en se républicanisant. « Arche sainte » de la nation, du moins jusqu'aux années 1890, elle fut aussi conjointement avec l'école chargée d'une mission de régénération du pays⁷⁶. Les régiments furent non plus constitués de conscrits tirés au sort, et devenus à la longue des professionnels unis par une culture commune, mais des soldats-citoyens revêtant l'uniforme pour une durée plus courte. Le *turnover* du personnel qui en résulta, défavorable à l'esprit de corps⁷⁷, trouva une réponse dans la tradition qui lie et relie. Dans le même temps, les armées révolutionnaires émanées du peuple, républicaines et victorieuses, furent offertes en modèle par le personnel républicain, et plus encore par les radicaux, mais aussi dans les années précédant la guerre par de nombreux penseurs militaires sublimant l'offensive à la baïonnette et le sacrifice⁷⁸. À une époque où l'éthique héroïque atteignit son apogée et où la mort pour la patrie devint la valeur suprême, les héros militaires de la Révolution furent particulièrement mis en avant⁷⁹. Confronté aux défis posés par « l'armée nouvelle⁸⁰ » ainsi qu'aux demandes de la République et de la doctrine militaire, le 46^e régiment d'infanterie réactiva logiquement une ressource qu'il avait depuis longtemps délaissée : son héros.

Le 46^e, qui vécut le désastre de Sedan, et dont les survivants passèrent le reste de la guerre en captivité, entendit la recommandation du général de Cissey, ministre de la guerre, d'entretenir le culte des traditions et d'offrir leurs aînés en modèle aux conscrits⁸¹. Alors que le régiment était en pleine réorganisation, le colonel Aubry fit entreprendre un travail de mémoire débouchant sur la rédaction d'un premier historique régimentaire⁸². En 1873, il remit également à l'honneur la tradition de l'appel du premier grenadier. Douze ans après, le sous-lieutenant Pineau arrivant au 46^e fut surpris de constater qu'elle était à nouveau tombée en désuétude⁸³. La répétition quotidienne de cette cérémonie en avait certainement amené le discrédit⁸⁴.

Le véritable restaurateur de la tradition militaire fut le colonel Alessandri. En 1887, il rétablit l'appel rituel selon la fréquence et les modalités suivantes :

76. GIRARDET, Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998, p. 121-144.

77. CAPLOW, Théodore et VENNESSON, Pascal, *Sociologie militaire...*, *op. cit.*, p. 19.

78. GOYA, Michel, *Le char et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Taillandier, 2004, ch. 1.

79. GERBOD, Paul, « L'éthique héroïque en France (1870-1914) », *Revue historique*, n° 544, oct-déc. 1982, p. 409-429.

80. CHANET, Jean-François, *Vers l'armée nouvelle. République conservatrice et réforme militaire 1871-1879*, Rennes, PUR, 2006.

81. ROYNETTE, Odile, *Bons pour le service. La caserne à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin/Humensis, 2017, p. 116-117.

82. Service historique de la Défense, 4 M 49 : Historique du 46^e de ligne (ouvrage manuscrit).

83. PINEAU, Paul (capitaine), *Histoire de La Tour d'Auvergne*, Paris-Limoges, H. Charles-Lavauzelle, 1891, p. 131.

84. SIMOND, Émile (capitaine), *Le capitaine La Tour d'Auvergne, Premier Grenadier de la République*, Paris, Librairie Perrin, 1895, p. 279.

« Toutes les fois que le régiment prend les armes et que le drapeau sort, après que le commandant du régiment a salué le drapeau, le capitaine commandant la compagnie du drapeau se porte devant la compagnie et, lui faisant face, appelle à haute voix le nom de La Tour d’Auvergne; le plus ancien sergent de la compagnie s’avance de deux pas et répond également à haute voix : *Mort au champ d’honneur*. Le porte-drapeau prend ensuite sa place et le régiment porte les armes⁸⁵. »

Raréfiée et associée au drapeau en lieu et place du cœur, la tradition fut resacralisée et redevint rite, c’est-à-dire acte d’anamnèse durant lequel la communauté prend conscience qu’elle est lignée⁸⁶. La filiation et l’emblématisation par le héros furent dans la foulée renforcées par la création de tout un matériau symbolique connexe. Le 46^e se dota en effet d’une salle d’honneur mettant particulièrement en valeur son patron : des reliques transmises par don privé, un buste, un tableau du peintre Paul Leroy, ancien du 46^e, représentant la mort du héros, enfin, avant la guerre, un fac-similé du reliquaire. Les nouvelles recrues visitaient cette salle d’honneur. Face aux reliques, « l’officier de peloton résum[ait] la vie de La Tour d’Auvergne, cit[ait] les exemples de courage qu’il [avait] donnés, et engage[ait] les jeunes soldats à imiter, le cas échéant, les leçons de cet homme [...]»⁸⁷. Ces leçons d’admiration pouvaient suite à ce rite d’agrégation se répéter dans la chambrée, sous la houlette du capitaine promu instituteur de ses hommes⁸⁸. Les officiers de contact du 46^e bénéficièrent pour ce faire d’un historique et d’une biographie écrits par deux d’entre eux⁸⁹. Le commandant du Fresnel, pédagogue chevronné qui écrivit pour chaque régiment où il servit un petit historique anecdotique, fit de même pour ceux du 46^e : « cette mince brochure [est] destinée à être lue dans la chambrée et à être emportée par le soldat dans ses foyers, comme un témoin de son esprit de discipline et de son amour du drapeau⁹⁰ ». En 1897, le régiment adopta un chant de marche à la gloire de La Tour d’Auvergne écrit par le même commandant du Fresnel. Le premier couplet plaçait le héros en situation de modèle à imiter et désignait l’altérité à combattre : « Quand il faudra, demain, courir à la frontière/Nous irons aiguïser nos armes sur ta pierre,/ Pour être braves comme toi⁹¹. » Le dernier évoquait la tradition militaire portée par le régiment. Entre les deux, quelques anecdotes de la légende mettaient en exergue l’identité militaire et le civisme associés au modèle : le courage, l’invincibilité, les faits d’armes, le patriotisme, l’abnégation, et, pour finir, le sacrifice. Enfin, à l’initiative du colonel Alessandri, comme à Carhaix depuis 1841, le régiment prit l’habitude de commémorer le héros

85. CHAPERON, Henri (capitaine), *Historique du 46^e régiment d’infanterie*, Paris/Limoges, Charles-Lavauzelle, 1894, cité p. 187.

86. HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion...*, *op. cit.*, p. 180.

87. *Le Vétérán*, le 3 avril 1904.

88. ROYNETTE, Odile, *Bons pour le service...*, *op. cit.*, p. 409-417.

89. PINEAU, Paul, *Histoire de La Tour...*, *op. cit.* ; CHAPERON, Henri, *Historique du 46^e...*, *op. cit.*

90. FRESNEL, Henri Victor du, *Petit historique...*, *op. cit.*

91. *Idem*, *En marche. Chansons de route*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1897, p. 19.

chaque 27 juin. Appelée « Saint-La-Tour-d'Auvergne » par les troupiers⁹², la fête du 46^e sans spectacle militaire et sans un des rituels associés à la tradition du héros, n'était en réalité qu'une simple fête régimentaire avec kermesse suivie de libations et d'un bal, durant laquelle les portes de la caserne étaient ouvertes au public⁹³.

Alors que la tradition originelle, quasi coutumière, transmettait de façon obscure et mystérieuse les richesses intimes du modèle⁹⁴, la tradition (ré) « inventée⁹⁵ » sous la Troisième République s'adressait à des soldats-citoyens et visait « la foi en...⁹⁶ » ; elle s'inspirait de l'esprit et des méthodes du temps : celui de la pédagogie ; elle donnait aux cadres « le monopole social de la régulation de la tradition⁹⁷ » (le chef de corps) et celui de son explication (les officiers subalternes). Son succès n'en fut que plus grand.

Un modèle offert à l'armée

Devenu héros éponyme des casernes de Quimper, Guingamp et La Flèche, le premier grenadier put étendre son patronage à d'autres régiments. Parmi ceux-ci, il y avait le 118^e d'infanterie qui, depuis 1886, fournissait la compagnie chargée d'animer militairement les cérémonies de Carhaix⁹⁸. Ce patronage fut renforcé en 1908 quand la ville de Quimper inaugura un monument « Aux morts pour la Patrie et à La Tour d'Auvergne. » Chaque 27 juin, comme à Carhaix et au 46^e, on y commémorait la mort du héros.

La popularité du héros dans les années précédant la guerre coïncida avec l'émergence d'une nouvelle conception du commandement et de l'autorité dans l'armée. La littérature militaire de ce temps promut les officiers de contact chargés à la fois de l'instruction et de l'éducation morale des soldats-citoyens, mais aussi de leur conduite au feu lors d'une guerre qui, pensait-on, par la puissance de feu déployée éparpillerait inmanquablement les troupes, confiées de ce fait à l'initiative des lieutenants et capitaines, chefs capables d'élever et d'entraîner leurs hommes de par leur autorité personnelle plus que par le pouvoir qui leur était conféré⁹⁹. Ce n'est pas un hasard si au moment où se repensaient la nature et la hiérarchie du commandement dans l'armée, plusieurs écrivains militaires écrivirent une biographie de La Tour d'Auvergne et s'attelèrent à lutter contre la légende

92. PINEAU, Paul, *Histoire de La Tour...*, *op. cit.*, p. 155.

93. *La Fête du 46^e. Souvenir auxerrois du 27 juin 1890*, Auxerre, A. Gallot, 1890.

94. SCHELER, Max, *Le saint...*, *op. cit.*, p. 55.

95. HOBBSAWM, Éric et RANGER, Terence (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.

96. SCHELER, MAX, *Le saint...*, *op. cit.*, p. 63.

97. HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion...*, *op. cit.*, p. 127.

98. LE BLOAS, Alain, « Commémorer... », art. cité.

99. COHEN, Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 168-177 ; SAINT-FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions EHESS, 2011, p. 23-50.

de La Tour d'Auvergne simple soldat pour rappeler que même premier grenadier, il n'avait jamais cessé d'être officier¹⁰⁰. Lors du ministériat du général André, dans une République radicale qui célébrait les soldats de l'an II contre le repoussoir qu'était à ses yeux la caste militaire qui s'était récemment opposée au pouvoir civil, La Tour d'Auvergne devint le modèle de l'officier républicain. En visite à Carhaix, où il assista à la fête du héros lors du centenaire, André entreprit de récupérer le cœur. Mais comme le préfet du Finistère en 1841, il se heurta à un refus de la famille. Le ministre persévéra dans son dessein et réussit à obtenir que la relique fût transférée aux Invalides. La cérémonie eut lieu le 30 mars 1904. Mélange de *furta sacra*¹⁰¹ (la relique fut plus ou moins extorquée à la famille par un ministre venu selon ses propres mots en « pèlerinage » à Carhaix pour admirer « le saint du soldat ») et de funérailles officielles¹⁰², la cérémonie emprunta sa structure à la fois à la *translatio* et à la fête funèbre républicaine. Après l'appel rituel du premier grenadier, le passage d'une communauté (la famille) à l'autre (la nation) se fit en présence de tous les régiments parisiens représentés par une compagnie et leur drapeau, avec bien évidemment le 46^e au centre du dispositif. Alors que la panthéonisation de 1889 avait été collective, la cérémonie de 1904 concerna le seul Breton. Jusqu'à l'invention du soldat inconnu, « jamais héros simple comme la Tour d'Auvergne n'avait reçu pareils honneurs », écrivit longtemps après un saint-cyrien alors présent¹⁰³. Le premier grenadier était devenu un modèle officiel proposé à l'armée entière. La promotion 1903-1905 de Saint-Cyr le comprit : lors de son Triomphe, elle choisit le héros comme patron. Dans l'armée de la République radicale devenue une école investie par la Société nationale des conférences populaires, chargée de l'éducation civique des soldats¹⁰⁴, combien de régiments se virent alors proposer une conférence avec projection lumineuse sur la Tour d'Auvergne¹⁰⁵ ?

Une tradition qui fascine

Alors que les deux France s'opposaient à coup de héros et de saints¹⁰⁶, La Tour d'Auvergne qui connut une incontestable promotion en 1889, bien

100. SIMOND, Émile, *Le capitaine La Tour...*, *op. cit.* ; PAMBLANT DU ROUIL, Adrien (capitaine), *Le capitaine La Tour d'Auvergne-Corret, premier grenadier des armées de la République*, Paris, Imprimerie de Chaix, 1897 ; ou encore PINEAU, Paul, *Histoire de La Tour...*, *op. cit.*

101. GEARY, Patrick J., *Le vol des reliques au Moyen Âge : furta sacra*, Aubier, Paris, 1993.

102. BEN-AMOS, Avner, *Le vif saisit le mort. Funérailles, politique et mémoire en France (1789-1996)*, Paris, Éditions EHESS, 2013.

103. Service historique de la Défense : TESSEIRE (général), *Le cœur de La Tour d'Auvergne*, sl, sd, p. 10 (dactyl.).

104. SERMAN, William, *Les officiers français dans la nation (1848-1914)*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 116-117.

105. GOURMEL (capitaine), *Conférence faite sur La Tour d'Auvergne*, Paris, Société nationale des conférences populaires, 1909.

106. AMALVI, Christian, *Les héros de l'histoire de France. Comment les personnages illustres de la France sont devenus familiers aux Français...*, Toulouse, Privat, 2001, pour l'exemple des livres scolaires et para-scolaires.

que disputé, était l'un des rares grands singuliers capables de transcender les oppositions idéologiques¹⁰⁷. La tradition militaire qui lui était associée, et que le 46^e avait remise à l'honneur, fascinait plus que jamais. À l'image des héros coloniaux, la Tour d'Auvergne et sa tradition bénéficièrent en effet de l'essor parallèle de l'alphabétisation et de l'édition de masse qui en augmentèrent la puissance charismatique et en élargirent l'audience¹⁰⁸.

Ainsi, dans son prologue, le livre pour enfants que Montorgueil et Job consacrèrent au premier grenadier évoquait la tradition militaire en usage au 46^e d'infanterie. Le texte est illustré par un dessin montrant le régiment portant les armes après qu'eût retenti l'appel à La Tour d'Auvergne dont l'ombre prolongeant le drapeau sort pour partie du cadre. Un personnage que l'on suppose être le colonel explique aux soldats le sens de l'éponymie et de la tradition :

« [...] Il n'est plus, votre camarade ; il n'est plus le vaillant grenadier, le premier grenadier de France ! Et pourtant, chaque fois que le 46^e – son régiment, le vôtre – sort son étendard, on le nomme à l'appel, comme alors qu'il comptait au bataillon et comme si, à cet appel, il devait répondre. C'est qu'il y répond, soldats !

Il y répond. Il ne vous a pas quittés. Il est là, dans vos rangs, à la place qu'il s'était choisie, près de vous, ses compagnons, dont, simple capitaine, il était le conseiller, l'ami et le père. [...] Il est là, fidèle au poste périlleux, sous les plis du drapeau de ce 46^e qui lui doit les plus beaux lauriers dont ses couleurs s'ombragent. Il est là. Il parle. Ne vous dit-il pas où est le devoir dans l'abnégation, le patriotisme dans le désintéressement, la grandeur dans le sacrifice ? Ne le voyez-vous pas ? À vos yeux, ne demeure-t-il pas l'incarnation des vertus militaires les plus nobles et les plus pures ? Il n'est de morts que les oubliés, et ceux-là demeurent, au contraire, dont la mémoire des hommes est bercée. Mourir au champ d'honneur, comme La Tour d'Auvergne, ce n'est point mourir : c'est se survivre dans la postérité par la beauté nécessaire de l'exemple¹⁰⁹. »

Dans les années précédant la guerre, le 46^e d'infanterie, seul régiment de l'armée française identifié à la fois par un numéro et par un patronyme¹¹⁰, était devenu un symbole du réarmement moral de la nation.

107. Comme le prouvent, par exemple, les articles louangeurs que la presse conservatrice et cléricale, par ailleurs opposée à la cérémonie, lui consacra en 1889, dans ROBERT, Dominique, *Marceau, Carnot, Baudin, La Tour d'Auvergne au Panthéon : histoire d'une commémoration*, Maîtrise, Paris 4, 1986, p. 64 et *passim*.

108. BERENSON, Edward, « Le charisme et la construction des héros de l'Empire en Grande-Bretagne et en France, 1880-1914 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2010/5, n° 185, p. 62-81.

109. MONTORGUEIL, Georges et JOB, *La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France*, Paris, Ancienne Librairie Furne/Combet et C^{ie} Éditeurs, 1902, p. II-IV.

110. Gustave Cohen évoquant sa guerre comme officier au 46^e régiment d'infanterie ajoute mécaniquement : « celui de La Tour d'Auvergne », dans COHEN, Gustave, *Ceux que j'ai connus*, Montréal, L'Arbre, 1946, p. 84.

La tradition éprouvée

L'homme qui se prenait pour La Tour d'Auvergne

En août 1914, alors que le 46^e de ligne s'apprêtait à se mettre en marche pour la frontière, son colonel fit procéder à l'appel rituel devant une foule enthousiaste¹¹¹. Et mieux que par le reliquaire porté par le grenadier Darduze un siècle auparavant, c'est par la réincarnation de La Tour d'Auvergne que le régiment fut bientôt guidé et inspiré.

L'admiration et l'imitation auxquelles se voua Collignon jusqu'à devenir le « second La Tour d'Auvergne » n'étaient pas pathologiques¹¹². Elles furent à la fois le produit d'une histoire familiale, d'un conditionnement social, d'une trajectoire personnelle, d'un événement – la guerre –, mais aussi simultanément et *a posteriori* d'une fabrication à des fins de propagande¹¹³.

Henri Collignon, né en 1856, était issu d'une vieille lignée républicaine : son arrière-grand-père était un conventionnel et son père un républicain de 1848¹¹⁴. Jeune diplômé au moment où la République triomphait et avait besoin d'hommes nouveaux, Collignon entama une carrière dans la préfecture. Après une disgrâce provoquée par Clemenceau, suivie d'une traversée du désert, il devint secrétaire général de l'Élysée alors occupé par Armand Fallières. Peu avant la guerre, il intégra le Conseil d'État. C'était un ardent patriote qui gardait le souvenir des provinces perdues : il fut initié au sein de la loge « Alsace-Lorraine¹¹⁵ » et traduisit Hansi. Il définissait le patriotisme comme une vertu « faite du dévouement de soi-même à la cause de tous [...]. C'est une vertu silencieuse : elle se manifeste par des actes, non par des mots ; par des sacrifices, non par des profits¹¹⁶ ». Quand Collignon découvrit-il La Tour d'Auvergne et en fit-il un modèle ? Fut-ce en devenant préfet du Finistère ? Demanda-t-il à exercer dans ce département par un tropisme déjà marqué pour le héros ? Né et socialisé dans une société ayant développé une « culture de l'héroïsme [...] où nul n'échappe à la quête, à l'identification, à la déférence ou à l'aversion¹¹⁷ », porteur d'un héritage familial valorisant en sus des héros militaires et des grands hommes un héroïsme civique prescripteur de conduites¹¹⁸, à l'image des

111. *L'Abeille de Fontainebleau*, 14 août 1914 ; *L'illustré national. Histoire anecdotique de la guerre européenne*, 1914, n° 4.

112. MURAT, Laure, *L'homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard « folio », 2013.

113. Sur l'exemplarité des élites par le don de soi jusqu'au sacrifice, voir MARIOT, Nicolas, *Histoire d'un sacrifice. Robert, Alice et la guerre*, Paris, Seuil, 2017.

114. Merci à Terry Olson, président de la cour d'appel administrative de Versailles, auteur d'une communication sur Henri Collignon lors du colloque *Le Conseil d'État et la Grande Guerre*, qui a bien voulu nous transmettre le texte de son intervention avant la publication des actes.

115. *Un émule de la tour d'Auvergne. Henri Collignon, Premier Soldat des Armées de la République, conseiller d'État, vénérable de la loge Alsace-Lorraine. Mort au champ d'honneur à 58 ans, le 15 mars 1915. Par B.P.L.*, Paris, Imprimerie et librairie Fournier, 1921.

116. COLLIGNON, Henri, *Treize discours de carrière*, Paris, Chaix, 1907, p. 48-49.

117. FABRE, Daniel, « L'atelier des héros », art. cité, p. 266.

118. GARRIGOU, Alain, *Mourir pour des idées. La vie posthume d'Alphonse Baudin*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

élites de son temps, Collignon était mû par un *habitus* de l'admiration qui le conduisit, par exemple, à exprimer publiquement sa gratitude pour son mentor, le préfet Poubelle¹¹⁹. En poste à Quimper durant sept ans, Collignon fut forcément au contact du héros et acteur de son culte : comme l'un des organisateurs de son centenaire à Carhaix en 1900, à travers le mouvement souscriptif et associatif qui vit le jour à Quimper en vue d'y faire ériger un monument au premier grenadier, comme habitant d'une ville où le héros était partout. Chargé de la mise en œuvre du combisme anti-religieux et anti-breton dans un département qui lui opposa une forte résistance, il fit la preuve d'un mélange de fermeté et de tact qui lui valut le respect des notables comme des régionalistes, mais aussi l'inimitié des anticléricaux. Avec des arguments celtomanes tirés des *Origines gauloises* de La Tour d'Auvergne¹²⁰, il se fit le défenseur de la langue – qu'il apprenait – et de la petite patrie bretonne. Chez un républicain prédisposé à admirer, dont le patriotisme holiste et sacrificiel était sans faille, le séjour breton compta certainement dans l'adoption ou la consécration du modèle.

C'est dans le climat d'Union sacrée, qui vit de nombreux hommes relativement âgés chercher ou penser à s'engager¹²¹, et qui réactiva à gauche le souvenir de la patrie en danger et des soldats de l'an II¹²², que Collignon réussit en dépit de ses 58 ans à se faire admettre au 46^e régiment d'infanterie, qu'il avait élu, en tant que deuxième classe. « Le Général Cmt le corps d'armée amène au cantonnement un engagé volontaire pour la durée de la guerre, officier de la légion d'honneur qui est affecté à la garde du drapeau : c'est Mr Collignon, ancien préfet et secrétaire général de la Présidence de la République », est-il écrit dans le journal de marche de l'unité à la date du 13 août¹²³. La notation inusitée d'un engagement dans le Journal de marche, la présentation au régiment par le général de corps d'armée, enfin la garde de l'étoffe symbolique normalement dévolue à un lieutenant décoré, tout laisse supposer que Collignon bénéficia d'importants appuis pour jouer le rôle de « l'emblème en portant un autre¹²⁴ ». Le chef de corps le surnomma aussitôt « le second La Tour d'Auvergne¹²⁵ » et le montra en exemple. Fonction et statut consacrés quelques jours plus tard par sa première citation : « Le soldat Collignon, conseiller d'État, officier de la

119. Arch. du Finistère, 2 M 17. Dossier du préfet Collignon. Discours prononcé à Châteaulin, le 22 avril 1900.

120. BROUDIC, Fañch, *L'interdiction du breton en 1902. La III^e République contre les langues régionales*, Spézet, Coop Breizh, 1997, p. 135.

121. BECKER, Jean-Jacques, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 374-375.

122. *Idem*, « Le souvenir de la Révolution pendant la guerre de 1914 », dans CROISILLE, Christian et EHRARD, Jean (dir.), *La légende de la Révolution*, Clermont-Ferrand, faculté des lettres et sciences humaines de l'université Blaise Pascal/Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, 1988, p. 605-616.

123. Service historique de la Défense, 1 K 812 : photocopie du Journal de marche.

124. BOUCHERON, Georges, *L'Assaut : L'Argonne et Vauquois avec la 10^e division, 1914-1915*, Paris, Perrin, 1917 (2^e édition), p. 225.

125. MALLETERRE, Gabriel (général), *Les campagnes de 1915*, Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1918, note p. 18.

Légion d'honneur, a pris part aux combats et a donné l'exemple des plus belles vertus militaires. A été surnommé par les hommes le second La Tour d'Auvergne¹²⁶. » Selon le schème anthropologique de l'*Imitatio Christi*¹²⁷ qui, tout comme les prescriptions de l'honneur à travers le modèle¹²⁸, pousse à l'imitation du héros et à l'exemplification de soi-même, il fit tout pour devenir un autre La Tour d'Auvergne. À l'image des autres combattants possesseurs de capitaux multiples partis à la rencontre du peuple, il se fit « instituteur de guerre¹²⁹ ». Non par les mots mais, à l'imitation de son parangon, en cherchant à se dissoudre dans le groupe tout en conservant une visibilité symbolique – ici la légion d'honneur que dans le dépouillement Collignon conserve – pour mieux donner l'exemple. Sans réussir à gommer totalement la hiérarchie sociale (il fut d'abord placé dans la section d'un sergent fils d'un conseiller d'État le connaissant et qu'il fit bénéficier des facilités postales procurées par un collègue sous-préfet de passage¹³⁰), il refusa toutes les promotions ainsi que l'embuscage; il allait de popote en popote où il se montrait et cherchait à remonter le moral de la troupe, devenant ainsi pour ses cadets le « Père Collignon ». Lors d'un bombardement à Vauquois, le 15 mars 1915, il mourut en allant porter secours à un poilu, achevant ainsi l'*Imitatio Christi* de son modèle. Ses funérailles furent célébrées par un aumônier protestant en présence d'un prêtre catholique, et, semble-t-il, d'après une photo, d'un aumônier israélite¹³¹, accentuant ainsi par le symbolisme chrétien la dimension sacrificielle de l'engagement du défunt, et par l'œcuménisme sa contribution à l'Union sacrée¹³². Il fut décidé que le nom de Collignon, comme celui de son modèle, serait conservé sur les contrôles du régiment, et que l'appel de La Tour d'Auvergne serait dorénavant suivi de celui de Collignon, auquel serait pareillement répondu : « Mort au champ d'honneur. » La tradition militaire qui en créant la lignée provoquait la cohésion et mobilisait, pour finalement conduire au sacrifice, semblait fonctionner.

La tradition rêvée face à la guerre vécue

À l'exception de Georges Boucheron, peu de témoins ayant combattu au 46^e évoquent la tradition militaire en usage dans cette unité et l'héroïsation de Collignon. Bénac, qui mourut avant Collignon, et qui par ailleurs

126. Cité par OLSON, Terry, *op. cit.*

127. ALBERT, Jean-Pierre, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », dans CENTLIVRES, Pierre et al. (dir.), *Saints, sainteté et martyre...*, *op. cit.*, p. 21.

128. FEBVRE, Lucien, « *Honneur et Patrie* », Paris, Perrin, 1996, p. 65.

129. MARIOT, Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, Points histoire, 2017, p. 352.

130. BÉNAC, Adolphe, *En souvenir de Adolphe Edme Jean Bénac, sergent au 46^e régiment d'infanterie, mort à Thann le 15 décembre 1914*, Bordeaux, Imprimerie de Gounouilhou, 1915, p. 115.

131. *Pages de gloire*, le 2 mai 1915.

132. BECKER, Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 61-64.

quitta assez vite le front, évoque l'ancien préfet à plusieurs reprises dans les lettres à son père, mais d'abord parce qu'il y avait interconnaissance. Édouard Leclerc, qui rejoignit les tranchées en janvier 1915, n'évoque jamais la tradition régimentaire. Le jour des obsèques de Collignon, il écrit : « De garde de 2 à 5 heures du matin. Journée morne. Je m'ennuie¹³³. » Le capitaine Courtès, inspectant un secteur du front à Vauquois, signale simplement que « c'est la [*sic*] qu'a été tué M. Collignon¹³⁴ ».

André Pézard est celui qui nous renseigne le mieux sur la tradition militaire à Vauquois, où le 46^e combattit plusieurs mois et subit des pertes effroyables. Khâgneux s'appêtant à rejoindre la rue d'Ulm lorsqu'éclata la guerre, il est caractéristique de ces jeunes intellectuels qui s'engagèrent immédiatement avec résolution¹³⁵. Comme eux, par *habitus* familial – il était fils d'instituteur – et par le cursus suivi, il était conditionné pour affronter l'épreuve. Le carnet de guerre sur lequel il griffonna ses notes lui avait d'ailleurs été offert par sa grand-mère et il l'avait conservé pour le jour où la guerre éclaterait et où, naturellement, il s'engagerait. On peut facilement imaginer que le bon élève ayant passé son enfance dans l'école dirigée par son père avait la tête pleine des exploits réalisés par les héros militaires donnés en exemple par les maîtres ou racontés dans les livres de la bibliothèque scolaire¹³⁶. En tout cas, élève-officier faisant ses classes avant de rejoindre l'Argonne, c'est à une guerre « fraîche et joyeuse » qu'il s'entraînait et dont la perspective l'enthousiasmait ; une guerre où l'on allait enfin jouer pour de vrai la tradition militaire du 46^e à laquelle on venait d'être initié : « Engagé volontaire », jadis, je voyais cela au grand soleil d'août, au son de la *Marseillaise* ; « mort au champ d'honneur », je voyais cela dans une campagne verte et chaude, et pure encore, à part une tache de sang¹³⁷. Le 18 mars 1915, deux mois seulement après avoir gagné le front, Pézard dont la compagnie venait de perdre 41 hommes sans attaquer, et qui dut malgré cela participer à la prise d'armes consécutive aux funérailles de Collignon, se livra à une déconstruction du mythe. Il constata d'abord que l'on allait « faire entrer dans la légende du 46^e¹³⁸ » un poilu victime parmi tant d'autres d'un éclat d'obus. Et il se dit que c'est sans doute ainsi qu'était tombé La Tour d'Auvergne que l'on avait ensuite porté au pinacle : « Peut-être que le “capitaine” La Tour d'Auvergne, dont le nom sonne pour nous comme un nom d'épopée, est tombé entre dix autres comme tombent nos officiers de compagnie ; il sera mort un jour qu'il faisait gris, dans un petit combat sans intérêt ; ses copains auront dit, en passant, “pauvre vieux ! pas de veine !” *rempiler* pour se faire tuer comme ça au fond d'une province

133. Service historique de la Défense, 1 K 812. Carnets de campagne d'Édouard Leclerc, le 18 mars 1915.

134. Service historique de la Défense, 1 K 812. Carnet de campagne du capitaine Courtès, le 8 août 1915.

135. MARIOT, Nicolas, *Tous unis...*, *op. cit.*

136. AMALVI, Christian, *Les héros de l'histoire de France...*, *op. cit.*

137. PÉZARD, André, *Nous autres à Vauquois*, Paris, La table ronde, 2016, p. 102.

138. *Ibidem.*

allemande¹³⁹... ». D'un coup, le télescopage entre la légende et l'*éthos* guerrier véhiculé par celle-ci d'une part, et la réalité de la guerre moderne de l'autre, fit que l'efficacité du modèle ne fonctionnait plus. Quand, à l'issue de la cérémonie, le général appela le 46^e « admirable et admiré » à se sacrifier encore pour prendre Vauquois, la tradition confina même au ridicule :

« Et quand nous avons raclé de nos capotes la boue de Vauquois, quand nous avons épouillé nos chemises, voici que nous autres, dans le vent des clairons véhéments qui saluent le drapeau, entre des haies de baïonnettes, nous écoutons se propager jusqu'à nous les ondes sonores de ce cri de plus en plus légendaire, depuis cent ans passés :

- La Tour d'Auvergne?

- Mort au champ d'honneur!¹⁴⁰ »

Le « nous autres » induit l'extériorité des poilus au cérémonial et suggère que sans exclure la prégnance, plus ou moins prononcée selon la classe sociale¹⁴¹, de l'« idéologie du sacrifice¹⁴² », c'est autrement que par la tradition que la cohésion et la mobilisation du groupe combattant se faisaient désormais. Ce n'est pas un hasard si Jean Norton Cru, guéri de la « légende de la guerre¹⁴³ » et de ses héros, dans son analyse du livre de Pézard qu'il considérait comme un chef-d'œuvre, cita presque intégralement le texte de la journée du 18 mars 1915¹⁴⁴.

Pierre Ladoué, qui combattit aussi à Vauquois au 46^e, n'évoque jamais ni La Tour d'Auvergne ni Collignon. Les vrais héros de la guerre furent selon lui les poilus. Et il imagina une nouvelle tradition qui leur rendrait hommage : une « Toussaint des Morts de la Guerre », en novembre, où dans la simplicité l'on ferait l'appel des « morts au champ d'honneur¹⁴⁵ ».



Née dès la mort du premier grenadier, la tradition militaire liée à ce dernier prit immédiatement. En effet, malgré la méfiance manifestée par Napoléon envers le héros et son culte, elle transmettait en provoquant l'admiration et en suscitant l'imitation. Elle appuyait une transcendance et des pratiques sociales nouvelles sur des schèmes anthropologiques anciens producteurs de sacré. Elle trouva dans une communauté militaire des croyants et des pratiquants qui purent par elle s'affirmer en tant que groupe. Elle fit aussi des admirateurs et des adeptes dans le reste de l'armée comme dans le monde civil. Ce point est important car c'est dans ce dernier, jusque dans d'autres pays touchés par l'onde de la Révolution

139. *Ibid.*, p. 103.

140. *Ibid.*

141. Voir les travaux de MARIOT, Nicolas, *Tous unis...*, *op. cit.*

142. Pour l'exemple anglais et allemand, voir PORTER, Patrick et WATSON, Alexander, « Bereaved and aggrieved : combat motivation and the ideology of sacrifice in the First World War », *Historical Research*, 2010, vol. 83, p. 146-164.

143. CRU, Jean Norton, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006, p. 54.

144. *Ibidem*, p. 229.

145. LADOUÉ, Pierre, *Ceux de « là-haut », hier et aujourd'hui – demain. Récits et impressions d'un combattant*, Paris, Perrin, 1917, p. 142-144.

française, que la tradition après avoir été amputée par l'Empereur, puis occultée sous la Restauration, trouva refuge. Passée de la mémoire collective de sa communauté d'origine devenue presque amnésique à la mémoire sociale¹⁴⁶, la tradition impossible à penser sans son support reliquaire pour les militaires trouva sa nouvelle formulation : l'appel rituel du héros comme évocation de la mort pour la patrie. Sous la Troisième République, la tradition transformée fit retour dans sa famille tout en continuant à fasciner les civils. Elle le fit en adoptant des méthodes adaptées à une armée devenue réellement nationale et républicaine avec l'universalisation du service militaire et conjointement de l'instruction obligatoire. À son apogée, en 1914, elle ne s'avéra pourtant pas être une ressource efficace pour la mobilisation et la cohésion des combattants tant l'écart entre l'*éthos* dont elle était porteuse et la réalité de la guerre moderne s'avéra immense. C'est une des confirmations de cette étude : les traditions militaires sont opératoires d'abord et avant tout en temps de paix, durant lequel elles donnent aux militaires le sentiment de leur utilité et les mobilisent dans la perspective d'un éventuel conflit¹⁴⁷. C'est pourquoi, l'armistice signé, la tradition fit retour dans les casernes où le 46^e tint garnison, et ceci jusqu'à la dissolution du régiment en 1994.

146. Sur ces notions de la sociologie de la mémoire de Maurice Halbwachs, voir NAMER, Gérard, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

147. SCHWEISGUTH, Étienne, « L'institution militaire... », art. cité, p. 386-387.

RÉSUMÉ

Cet article se propose de réfléchir à la notion de tradition militaire à travers un cas concret : le culte dont faisait l'objet La Tour d'Auvergne dans son régiment, dans l'armée et dans le monde civil. Ce culte s'appuyait sur des rites à objectif transmissif et sur une matérialité qui conféraient à la tradition un caractère sacré. Née spontanément, presque dissidente, la tradition fut assez rapidement désactivée par Napoléon, puis éteinte sous les Bourbons. Mais elle trouva refuge dans le monde civil qui la fit vivre et évoluer. Remise à l'honneur par l'armée sous la Troisième République dans le contexte de la réforme militaire et du réarmement moral, elle connut son apogée dans les années précédant la guerre. Mais lorsque survint celle-ci, la tradition s'avéra, semble-t-il, peu efficace. Une tradition militaire, cela sert en effet plus à préparer la guerre qu'à la faire.

ABSTRACT

This article proposes to dwell upon the notion of military tradition through a real case: the cult of La Tour d'Auvergne in his regiment, in the army, in the civilian world. This cult relied on rites that aimed at transmitting this tradition and on a materiality that gave it a sacred character. Initiated outside the authorities' control, in an almost dissident manner, the tradition was soon cut short by Napoleon, and it then died out during the reign of the Bourbons. But it persisted in the civilian world which made it live and evolve. Reintroduced by the army in a context of military reform and moral rearmament, it reached its peak during the years before the First World War. But when war broke out, the tradition somehow turned out to be of little use. Indeed a military tradition was of more use when preparing for war than when waging it.